

**PAGES  
MANQUANTES**

Aout

... Le soir ...



'est l'heure, splendide entre toutes,  
Où vers le sol énamouré  
Le Ciel semble pencher ses voûtes,  
Répandre un effluve empourpré.

Le parfum des gerbes encloses  
Monte au soleil évocateur :  
L'universel baiser des choses  
Célèbre leur commun auteur.

La paix absorbe le cantique  
Des bois, des étangs, des sillons,  
Et peint le décor extatique  
D'idéales Assomptions.

H. Marienlob.





# PALESTINE

---

(Suite)

## GALILÉENS ET JUDEENS

---

### II



QUE sont ses *habitants* ?

Les mêmes contrastes existent entre eux, que nous trouvons entre leurs patries. Ils forment deux variétés d'hommes, avec des tempéraments, des instincts, des aptitudes, des habitudes, qui ne sont pas les mêmes de l'une à l'autre, qui sont souvent opposés. Ce sont comme deux races différentes, que des éléments humains différents ont contribué à former, que des pressions extérieures différentes, — climat, sol, circonstances politiques, conditions sociales, — ont façonnées de telle manière qu'il en résulte deux types que l'on ne saurait jamais confondre, le Galiléen et le Judéen.

Dans les deux pays, le sang est mêlé ; on n'est nulle part franc juif, malgré qu'on en ait. Mais le Nord est particulièrement hétérogène ; il l'a été de tout temps. Les ressources de son sol ont toujours attiré ceux qui aiment la vie abondante et facile ; le nomade, plus particulièrement tenté par la civilisation, s'y est précipité de tous côtés, à toutes les époques de l'histoire, et jamais plus qu'à celle dont nous parlons. Les étrangers, les Gètils ou païens, y

sont si nombreux, que le pays a pris leur nom : il s'appelle " la Galilée ", c'est-à-dire le district des Gentils, ou des non-juifs.

C'est qu'en effet, là, on n'a guère de juif que la foi, et quand on l'a, elle ne possède pas ce caractère entier et savant qu'elle prend en Judée ; de sorte qu'à Jérusalem on se fait une bien petite idée de l'orthodoxie galiléenne, qui ressemble plutôt à une espèce de judaïsme libéral. L'idée que l'on entretient à l'endroit des galiléens eux-mêmes n'est pas plus flatteuse : on les considère comme de braves paysans, un peu lourds parce que trop bien nourris, peu ouverts aux choses de l'esprit, avec un langage dont la rudesse et les idiotismes fournissent matière à maintes plaisanteries, redoutables à cause de leur caractère remuant, mal disciplinés par les enseignements de la foi, portés aux nouveautés que la vigueur de leurs muscles peut à l'occasion imposer aux autres.

Et ce n'est pas là, certes, un jugement téméraire. Le Galiléen est un homme attaché à la terre, qui est pour lui une bonne nourrice ; il lui doit tout et il l'aime. " Sa merveilleuse fertilité, nous dit Josèphe, invite à la cultiver ceux même qui ont le moins d'inclination pour l'agriculture ". Donc, bon gré, mal gré, on est cultivateur. Les caractères de santé, de vigueur, de bon sens robuste, d'élan et de sincérité dans les sentiments, qui se rencontrent ordinairement chez l'homme en contact direct avec la nature, se retrouvent chez le Galiléen. Il est travailleur, brave, excellent guerrier aussi, et les plus belles pages de l'histoire ancienne des Israélites sont remplies de ses hauts faits. Il est fier, avide de liberté, " novateur ", nous dit Josèphe, agitateur même, un peu révolutionnaire, comme ce Jean de Giscala, qui souleva son pays contre Rome. Il sent, de temps en temps, le besoin d'exercer son esprit et ses muscles, et se lance alors dans l'action, en homme ignorant de l'action même.

La présence des étrangers sur son territoire, le contact continu avec la vie large et puissante du monde gréco-romain, l'activité si grande tant à la campagne que dans les nombreuses villes, — autour du lac de Génésareth, dans un circuit d'à peine trente milles, on en comptait neuf, dont plusieurs contenaient plus de quinze mille habitants, — les richesses immenses que son industrie tirait du sol et des eaux, et celles qu'il recevait du monde entier par les mar-



chands qui traversaient sans cesse son pays, — toutes ces causes tendaient à faire du Galiléen un important facteur dans le monde économique d'alors, et à donner à sa vie une tournure comme qui dirait séculière et mondaine.

Il n'en restait pas moins un excellent juif, quoi qu'on en pût dire à Jérusalem, capable d'idéal et de générosité, comme l'ont prouvé au monde entier les douze artisans qui se chargèrent d'aller annoncer à l'humanité la grande espérance du royaume des Cieux. En somme, il valait mieux que sa réputation, et les Judéens avaient tort de le juger si sévèrement, de le juger avec autant de dédain, de s'arrêter à cette écorce rude, à ces imperfections de surface, et de ne pas aller voir ce qu'il y avait de foi vive et de santé dans cette âme galiléenne.

Qu'était-il, lui-même, ce Judéen si exigeant, ce juif de Judée, ce prétendu vrai et parfait Israélite, cet habitant de Jérusalem la sainte ? Était-il donc d'un métal si pur ? N'était-il pas, au contraire, le résultat d'un alliage ?

Il y avait, en Judée, des familles qui pouvaient nommer parmi leurs ancêtres des exilés de Babylone : on les reconnaissait avec justice comme de vrais Israélites, et on les classait généralement dans la caste sacerdotale. Mais le nombre en était très restreint. La masse avait poussé sur place, sortie d'alliances contractées avec les tribus nomades, que le désert poussait vers la civilisation et que la nation sainte avait absorbées lentement. Les Iduméens, de même race que les Juifs, — Edom ou Esau ayant toujours été regardé comme le frère jumeau de Jacob, — les Iduméens avaient fourni sans cesse des éléments neufs et jeunes au vieux tronc israélite. Hérode était sorti de cette tribu, cet Hérode que les plus illustres alliances firent membre de famille sacerdotale, et qui porta la gloire du nom juif à son apogée.

D'autres tribus, plus ignorées, avaient joué un rôle analogue à celui des Iduméens dans la rénovation incessante du sang juif. A la différence de ce qui se passait en Galilée, c'étaient toujours des éléments de même nature qui venaient s'ajouter aux anciens dont la vigueur s'épuisait, éléments tirés de ce grand laboratoire de vie humaine et sémitique qu'est le centre de l'Arabie, qui n'a cessé depuis plusieurs milliers d'années et qui continue jusqu'aujourd'hui, de rester sur l'Asie Antérieure — Syrie et Babylone ;

— des essais d'hommes. Ces nomades passaient d'autant plus volontiers à la vie civilisée, en s'incorporant insensiblement à la nation juive, qu'en devenant sédentaires ils ne cessaient pas tout à fait d'être pasteurs.

La Judée, pauvre et sèche, ne se prêtait en effet presque à aucun autre travail — mais combien facile, celui-là ! — que l'élevage des troupeaux. La région du sud y était particulièrement affectée. A l'ouest, où la couche de terre arable était plus profonde, la vigne venait admirablement. C'était la seule culture importante de la Judée ; mais elle y était intense, et les vins qu'on y produisait allaient réjouir, en dehors même des limites du pays, bien des cœurs altérés. On disait proverbialement que “ Juda lavait ses vêtements dans le sang des raisins ”, et l'on croyait voir couler le vin dans les veines de ses yeux.

Le pays, peu favorable à la culture, ne pouvait favoriser presque aucune industrie, n'était pas propre non plus à l'établissement des grandes villes ; aussi ne possédait-il guère que des bourgs, nombreux et serrés autour du centre, du cœur, de la tête, Jérusalem. Elle est à elle seule toute la Judée ; le Juif ne vit que pour elle, parce qu'elle est dans tout le pays la seule chose à laquelle il puisse attacher son cœur. Or Jérusalem n'est qu'une idée, ou une foi vivante ; et ce que le Juif voit en elle, c'est sa foi, son idée religieuse.

Aussi est-il tout entier tourné vers l'intérieur. C'est un homme en dedans, isolé dans son âme, comme la Judée l'est dans son désert, n'ayant d'ouverture que sur les horizons de l'autre monde, celui que les yeux du corps ne voient pas, mais que l'on trouve au bout des raisonnements de la foi, dans les élans de l'espérance. C'est avant tout un mystique, c'est-à-dire un esprit qui voit dans les choses plus de signification qu'elles n'en portent naturellement, et qui aperçoit derrière le voile des choses humaines les grands ressorts divins qui font tout mouvoir ; c'est un homme qui vit en dehors du monde et au-delà du temps. Aussi est-ce lui qui a jeté dans le monde le plus de ces idées générales qui expliquent les plus grands problèmes de l'histoire, de la morale, de la religion et de la destinée. Il avait acquis dans cette pratique du regard intérieur l'art de la divination spirituelle ; il l'a porté plus loin qu'aucun autre peuple.

Mais ce mystique devait avoir peu d'aptitude pour l'action. Il rêvait en effet plus de grandes choses qu'il n'en pouvait accomplir, et les succès qu'il remporta un



moment dans les affaires de ce monde, il les dut bien plus à la négligence ou à la faiblesse de ses adversaires — et surtout à l'intervention divine, — qu'à ses propres talents. C'est qu'il n'avait pas été élu pour fonder la politique ni les empires, mais la religion. Et il fut fidèle à cette tâche.

Le centre de la vie sociale et religieuse, pour le Juif, était le Temple ; l'occupation de sa vie quotidienne, l'observation de la Loi, — et tous ses désirs, toutes ses aspirations, toutes ses entreprises, au cours de sa longue histoire, il les a dirigés vers le triomphe de son culte et de sa foi. Et par exemple, la grande révolte des Maccabés n'eut point d'autre but, et les tentatives subséquentes de secouer le joug étranger tendirent toujours à la même fin.

Le Juif ne s'explique que par la Loi : sans elle, il n'est pas. Toute sa science, tout son art, toute sa politique, toute sa philosophie, toute sa religion, — il n'est pas besoin d'ajouter, toute sa législation, — sont dans la Loi. Il la lit, l'étudie, la commente, la scrute, l'explique, la développe, la presse, la torture, pour en tirer tout ce qu'elle recèle de trésors, de lumière, de joie, de consolation, d'espérance. Il en baise les pages, il en compte les lettres, il la transcrit partout. Il a pour elle plus que de la vénération : il en est fanatique.

Son temple ne lui est pas moins cher. Il a réussi à en faire une des grandes merveilles du monde. Il y va voir les boucheries saintes que les prêtres, dans leurs vêtements éclatants, exécutent avec un art consommé, une précision parfaite, sur le grand autel en pierre brute, sous la voûte du ciel, en face du Saint au toit d'or, où, derrière le voile lourd des riches broderies babyloniennes, sur l'arche de cèdre, entre les ailes des séraphins, repose Jéhovah ; et au son éclatant des trompettes d'argent, alors que les chœurs des lévites et des chantres entonnent l'hymne sacré, il se prosterne dans la poussière et il adore.

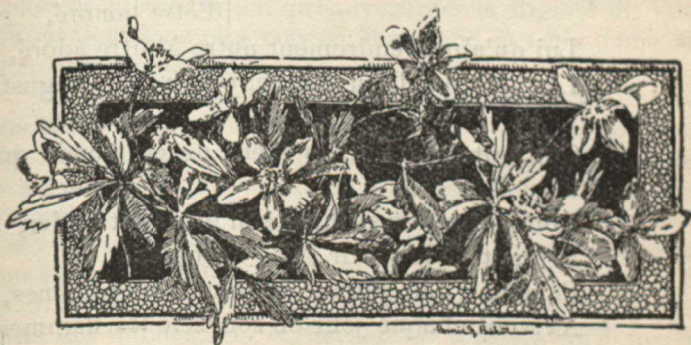
Quand on a l'âme ainsi pénétrée, imbibée de la sève religieuse, que l'on puise incessamment dans les couches profondes de la révélation divine, et que de plus l'on a les sens fascinés par l'éclat éblouissant du culte le plus majestueux que l'homme ait connu et par lequel il ait jamais adoré Dieu, on doit nécessairement se faire de la foi une idée, et concevoir pour elle un sentiment, qui seront d'une nature bien différente de ceux que peuvent se faire et entretenir des hommes qui, comme le Galiléen, sont plus occupés

de leurs affaires que celles de Dieu, et adorent celui-ci plus souvent dans le grand temple de la nature que dans celui de Jérusalem.

Telles sont ces deux races. L'une simple, brave, opulente, et active ; l'autre plus fière, plus idéaliste, toute spéculative, rêveuse même. L'une toute à l'extérieur, l'autre toute à l'intérieur. L'une aimable, quoique avec gravité, plus accessible à la beauté et à la grâce, qui a laissé à la religion universelle les plus charmants symboles, et le plus parfait langage, celui de la simplicité, pour exprimer les plus hautes espérances de l'homme ; l'autre austère, sévère, un peu revêche même, dont l'énergie a tourné à l'entêtement, la foi à l'aveuglement, et qui garde pour elle seule, parce qu'elle seule peut le comprendre, un jargon cabalistique dans lequel s'est effondrée toute sa science et tout son mysticisme.

(à suivre)

\*\*\*





## SAINT DOMINIQUE

---



L y a de ces noms que Dieu donne lui-même,  
Que dès l'éternité Sa Sagesse Suprême  
Choisit pour ses élus ; des noms au sens profond,  
Des noms étincelants de lumière, et qui font  
Tout un panégyrique eux-seuls, toute une  
[gloire ;  
Noms que l'humanité conserve en sa mémoire.  
Le nom de Dominique entre ces noms fameux  
Occupe un rang d'honneur ; et nous, — les fils  
[pieux  
Du grand Saint, — jubilons, car au Ciel et sur  
[terre  
On célèbre en ce mois le nom de notre père.  
Oh ! " l'homme du Seigneur " (1) a droit  
[d'être honoré,  
Lui qu'aima tendrement notre Maître adoré,  
Lui qui du Dieu Sauveur suivant l'auguste  
[trace,  
Quittant pour Lui les biens de ce monde qui  
[passe,  
Donnant à Jésus-Christ son être tout entier,  
Brûlant de le servir et de le copier,  
Peinant à Lui gagner des multitudes d'âmes,  
A vivant chaque jour de son zèle les flammes,  
Devint du Rédempteur un splendide portrait  
Qui le reproduisit au monde trait pour trait.

fr. ANGE TOUTAIN, O. P.

---

(1) Dominicus, c'est-à-dire l'homme du Seigneur.

## LE CULTE DE MARIE EN ORIENT

---



Si quelque chose peut inspirer confiance aux Missionnaires qui travaillent à ramener à l'unité de la foi les pauvres chrétiens de l'Orient, c'est le Culte dont on entoure là-bas la Sainte Vierge Marie.

Au milieu du naufrage ou se débattent les vieilles Eglises contemporaines des apôtres, les yeux de tous sont fixés sur l'Etoile de la mer qui éclaire aussi ces grandes solitudes bibliques.

Et ce culte universel de Marie est d'autant plus remarquable, en Orient, que toutes les hérésies dont meurent ces antiques chrétientés, se sont attaqués à l'un ou à l'autre de ses privilèges. Tels, les Arméniens et les Jacobites, sectateurs d'Eutychès dont l'erreur n'allait à rien moins qu'à nier la réalité de sa maternité. Tels les Nestoriens, qui, abusés par l'excessive préoccupation de sauvegarder la dignité du Verbe, en arrivaient à ne plus voir en Marie que la mère d'une simple créature humaine.

Mais ce n'est pas en vain que l'Eglise chante : " Seule, vous avez eu raison de toutes les hérésies " ! Qu'important, en effet, les aberrations de la pensée humaine, amassant des nuages sur un point quelconque de l'Œuvre admirable de Dieu ? La miséricorde de ce Dieu, plus puissante que la perversion de ses créatures, fait toujours prévaloir la vérité dans le sentiment populaire, à un moment donné.

L'instinct des foules est plus puissant que les raisonnements des intellectuels, et, devant les dangers qu'il lui faut conjurer, le peuple chrétien retrouve au plus profond de son cœur le cri qui le dégage et le sauve des erreurs de ses chefs.

En dépit des hérésies Marie est, en Orient, aussi populaire, plus populaire même qu'en Occident. Et si, dans ces malheureuses contrées, en punition de tant de prévarications, la femme est déchue de sa royauté ; une femme, du moins





Le Couronnement de la Sainte Vierge

15<sup>e</sup> Mystère du Rosaire. (Fête le 15 Août).

s'élève toujours au-dessus des légions des anges et des saints, de la tourbe des hommes : Marie ! Si la mère de famille y est captive sous le joug de son mari, si elle tremble nuit et jour qu'on ne lui enlève les fruits de ses entrailles, ces enfants qui à peine lui appartiennent, elle trouve son réconfort dans la pensée de cette Mère qui domine les siècles par la vertu de sa maternité, et foule les trônes, les privilèges égoïstes d'une société mal équilibrée, toutes les tyrannies de l'Etat et du Foyer, par le prestige de son Fils qu'Elle tient entre ses bras et qui est tout à Elle comme elle est toute à Lui !



Le grand triomphe de Marie en Orient, c'est la fête de l'Assomption.

Si dans les autres mystères, la religion ombrageuse du chrétien primitif qu'est demeuré l'Oriental, la refoule dans l'ombre, craignant en l'y associant, d'offusquer la gloire de son fils ; dans celui-ci, Marie, seule, paraît ; comme si, par sa propre vertu elle avait pu franchir la distance de la terre au ciel, échapper à la commune loi du tombeau, s'asseoir par de là les limites de l'humanité, au dessus des anges, près de Dieu !

Il appartenait au Christianisme intégral, qui est le Catholicisme, de mieux déterminer la place de Marie auprès de la Crèche et de la Croix de Jésus, comme de mieux affirmer l'intervention de la puissance divine de Jésus dans toutes les gloires de Marie. C'est ce que nos Orientaux catholiques ont appris de nos missionnaires ou des prêtres de leur propre Rite, élevés dans la vérité romaine.

Tous les Orientaux, Catholiques ou non, font précéder la fête de l'Assomption d'un jeûne sévère, d'une quinzaine de jours, et dont s'accomoderait fort mal notre dévotion d'Occident ! C'est dire en quel honneur cette fête est tenue par eux, traditionnellement. Il n'est pas rare chez nous de rencontrer des esprits assez mal inspirés pour ergoter sur le privilège de l'Assomption et terminer une discussion téméraire par ces mots : " Après tout, ce n'est pas un dogme de foi ". Il n'en va pas de même, parmi les églises orientales, où chacun tient, pour vérité révélée la résurrection de Marie et son Assomption au ciel. La pierre de touche d'une croyance, c'est le témoi-



gnage du sang : " J'aime à croire, disait Pascal, des témoins qui se laissent égorger ". Eh bien, tout comme la divinité de Jésus, l'Assomption résumant tous les privilèges de Marie, a ses martyrs en Orient. D'année en année, presque de jour en jour, on les compte plus nombreux parmi ces populations abandonnées des hommes, oubliées de l'Europe égoïste et avilie, dans les districts inaccessibles de l'Asie antérieure. Le Kurde, le Tcherkess nomade, le Kizil-Bach pillard, tous mauvais musulmans d'ailleurs, mais unanimes dans la haine du nom chrétien et l'amour du vol à main armée, égorgent avec la même rage la vierge qui se fait contre leur brutalité un bouclier du nom de Marie et le prêtre ou le père de famille qui oppose un multiple signe de croix aux propositions d'apostasie.

Au jour, prochain nous l'espérons, où le magistère infail-  
lible de l'église, par l'oracle du successeur de Pierre, témoi-  
gnera de la croyance universelle à l'assomption de la Mère de  
Dieu dans le ciel, parmi les voix qui, de l'Orient à l'Occident,  
sous toutes les latitudes, s'élèveront pour acclamer le dogme  
nouveau par où s'affirmera la foi séculaire, on percevra une  
rumeur profonde, à la fois plainte et chant triomphal, qui sera  
comme la basse de ce grand concert. Ce sont, diront les  
anges, les voix de ceux que l'on continue d'égorger là-bas, au  
berceau du monde, parcequ'ils rendent témoignage au Fils de  
Dieu et à sa Sainte Mère : c'est le dernier hosannah des vieux  
Rites en l'honneur de l'Assomption.

FR. HENRI BERNARD,

des Frères Prêcheurs,

ancien Vicaire Général de Bagdad.



## L AMITIÉ CHEZ LES JEUNES GENS

---



**P**OURQUOI, dans les nouvelles générations qui arrivent à la vie publique, comme d'ailleurs, dans celles qui les ont précédées, y a-t-il si peu d'hommes de caractère ? c'est que, à l'heure où ces jeunes gens auraient pu former en eux une volonté énergique, beaucoup ont été mordus au cœur par la volupté qui a fait d'eux des êtres amoindris, des puissances émiettées, des nullités ; c'est que, à cet âge où ils auraient dû être mis en face des austères réalités de la vie, afin de leur montrer la nécessité d'acquérir des habitudes vertueuses, ils ont vécu dans la nonchalance et la mollesse. Ils ne prenaient pas la vie au sérieux et souvent ceux qui auraient dû être pour eux des éveilleurs d'énergie, se préoccupaient trop de l'intelligence et pas suffisamment de la volonté. On développait le cerveau et on laissait le reste languir ou s'atrophier.

Si nous voulons que nos jeunes gens soient meilleurs que beaucoup de leurs aînés, travaillons activement à en faire des hommes au robuste vouloir, capables de résister aux sollicitations des passions et à la mesquinerie des préjugés mondains, capables aussi d'être des hommes d'action marchant toujours plus avant dans la voie du progrès et de la vertu.

La tâche est rude, à l'heure présente surtout, où tant et de si dangereux ennemis s'acharnent à détruire ce qui reste de bon, de loyal et de généreux dans le sang et le cœur de notre race ; mais si rude soit-elle, cette tâche n'est pas au-dessus de nos forces. Mettons-nous résolument à l'œuvre. Les obstacles se multiplient, redoublons de zèle. *A cœur vaillant, rien d'impossible.*

La question capitale est donc celle de *la formation de la volonté et du caractère*. C'est vrai, nous le savons, ne manqueront pas de dire mes lecteurs, il y a longtemps que



vous nous l'avez dit. Indiquez-nous maintenant quels sont les moyens que nous devons employer pour devenir des hommes de caractère.

Le premier moyen que je veux vous signaler, — que les sceptiques et les blasés ne sourient pas, — c'est....

L'AMITIÉ.



L'amitié, dit-on, est une chose nécessaire. Que cette affirmation ne vous étonne pas. Je la trouve formulée un peu partout, dans les ouvrages des philosophes comme dans ceux des mystiques. A chanter ce besoin du cœur humain, nos poètes ont écrit leurs plus belles pages

Si l'amitié est nécessaire à tous, elle l'est bien davantage à la jeunesse ; à cet âge où l'isolement est insupportable et où l'on a tant besoin de confident ; à cet âge où le cœur rempli de fougue et d'ardeur ne peut jeûner longtemps et où à défaut d'affections saintes, il se repaît si facilement d'amours sensuelles ; à cet âge où le découragement s'empare si rapidement d'une âme aux prises avec les difficultés de la vertu et sent si souvent le besoin d'être encouragé. L'ami sera cet ange gardien qui nous protégera contre le vice et contre notre propre cœur ; il sera ce bon samaritain qui, aux jours de tristesse et de chute, viendra nous consoler et nous relever ; il sera aussi cet éveilleur d'énergie qui nous poussera toujours plus avant et toujours plus haut.

On raconte qu'à Sparte, l'amitié faisait partie de la législation. Lycurgue avait ordonné à chaque guerrier de se choisir un ami parmi ses compagnons d'armes. Ils devaient marcher ensemble au combat, veiller l'un sur l'autre, s'exhorter à rendre la patrie victorieuse. Si l'un d'eux tombait sur le champ de bataille, l'autre protégeait le cadavre et le ramenait sur son bouclier, dans la terre des aïeux.

Jeunes gens qui entrez dans la vie, beaucoup de difficultés vous attendent, vous ne l'ignorez pas. Il faudra lutter vaillamment pour conserver votre cœur pur, votre volonté sans défaillance. N'allez pas seuls au combat. Faites-vous des amis qui seront, sinon toujours à vos côtés, du moins toujours dans votre cœur, et qui, par leur affec-

tion, par leurs conseils et par leur souvenir, vous aideront et finalement vous rendront victorieux.

*L'amitié, c'est, d'après le P. Lacordaire, le mariage de deux âmes qui s'unissent pour accomplir le travail de la vie.* Quel est-il ce travail de la vie, sinon le développement de tout être, dans le beau, dans le vrai et dans le bien ? Notre but, c'est d'aller à Dieu, toujours plus pleinement. Nous aimons, ce n'est pas pour rechercher, comme de vulgaires égoïstes, notre bien à nous, mais pour procurer le bien de celui qu'on aime. Or, le plus grand bien, le seul bien qui puisse satisfaire pleinement les plus nobles aspirations de notre être, n'est-ce pas Dieu ? Les amis écarteront donc l'un de l'autre, — l'amitié ne se conçoit pas sans cet échange de bienfaits, — tout ce qui pourrait faire perdre ce trésor et ils mettront tout en œuvre pour qu'on le possède davantage.

Pour éloigner le mal qui menace et pourrait avilir, comme pour procurer le bien qui perfectionne et ennoblit, l'ami s'imposera des travaux, supportera de rudes fatigues, sacrifiera sa fortune et si cela est nécessaire, sa vie même, car l'amitié ne va pas, est-il besoin de le dire, sans le dévouement, sans le don tout entier de soi-même.

Le premier devoir de l'ami, c'est de donner Dieu en même temps que son cœur, à celui qu'il aime. Pour beaucoup d'âmes, *l'amitié est un précurseur de la foi.* Que de jeunes gens on rencontre aujourd'hui dégoutés des jouissances et des plaisirs du monde ! Leurs cœurs droits ont faim d'idéal. Montrez-leur la vérité divine vivante en vous. Faites-leur connaître et aimer le Dieu que votre cœur adore et qui a mis en vous tous ces trésors dont ils jouissent. Apportez à cette œuvre tous les ménagements et toute la délicatesse que votre cœur vous suggérera. Un jour viendra, où à force de prévenances et de douces sollicitations, ces âmes atteindront le port de la vérité. C'est votre amitié qui aura été leur étoile conductrice. N'est-ce pas l'histoire de tant de belles âmes du siècle dernier qui, à l'exemple de Pierre Olivaint, furent converties par un ami ? Sur les lèvres d'un ami la vérité ne s'enveloppe-t-elle pas de mille séductions ; et même la plus dure, portée sur la tiède brise qui vient du cœur, ne paraît-elle pas aimable et caressante ?

C'est un autre de vos amis qui, un jour de folie, s'est laissé entraîner dans des amours légères et coupables, où sa



vertu a sombré. Allez-vous le laisser devenir la proie du vice et descendre jusqu'au fond de cet abîme d'où l'on a tant de difficultés à sortir ? Vous ne seriez plus pour lui un ami, puisque vous vous conduiriez à son égard comme le plus cruel des ennemis. C'est précisément à ce moment critique que vous devez lui prouver ce que peut une amitié véritable. Votre souvenir a peut-être été le dernier rempart de sa résistance. Si vous aviez été là, il n'aurait pas succombé. Allez à lui. S'il vous fuit, comme on s'éloigne d'instinct de ceux que l'on craint d'avoir offensés et dont on redoute les reproches, recherchez-le, multipliez les démarches. Pansez les blessures qu'il a pu se faire dans sa chute, soignez son pauvre cœur malade. Au lieu de vous perdre en récriminations amères sur le présent, parlez-lui du passé si doux, de l'avenir qui peut être si beau encore. N'ayez pas de repos que vous ne l'ayez dépris des griffes de l'ennemi et que vous ne l'ayez fait quitter l'occasion du mal. A toutes ses résistances opposez la constance de votre amitié. Finalement il entendra cette voix qui tant de fois lui a redit votre affection, il comprendra que les véritables amis ne sont pas ceux qui attirent en bas, mais ceux qui font monter en haut. Vous triompherez et vous le ramènerez au devoir. Si Dieu ne permettait pas cette victoire tant désirée, vous auriez obéi à la voix de votre conscience et vous n'auriez pas à entendre les durs reproches de votre cœur. Souvenez-vous de cet admirable trait de la vie de saint Jean, qui nous montre l'apôtre bravant tous les dangers, oubliant les fatigues d'une vieillesse finissante, et qui s'en va à la recherche de ce jeune homme qu'il aimait pour l'arracher aux mains de ceux qui pervertissaient son âme. On trouve des exemples de ce genre dans la vie de tous les saints et dans la vie de tous les hommes de cœur. De ces exemples-là, disons-le à la gloire de notre temps, nous en avons tous les jours sous les yeux. Nous voyons des jeunes hommes faire le siège en règle d'âmes qu'ils aiment, et à force de tendresse et d'ingéniosité, leur faire abandonner une vie de plaisirs. Si aujourd'hui, parmi la jeunesse française, tant de belles intelligences et tant de cœurs généreux reviennent à l'Eglise et mettent à son service les riches trésors de leur générosité et de leur talent, c'est pour une part, je n'hésite pas à le dire, à l'apostolat de l'amitié que nous le devons. Ce sont des victoires du cœur. Je ne me rappelle pas sans émotion l'aveu que me faisait récemment un jeune

étudiant que j'interrogeais sur les causes de son retour à la vie chrétienne : " Peut-on ne pas aimer un Dieu qu'aime tant celui que j'aime ? ", me dit-il. Puis, avec une simplicité naïve, il me raconte tout ce qu'un de ses amis avait fait pour l'amener à la vérité, et que, pour l'édification de mes lecteurs, je voudrais pouvoir raconter moi-même.

*Ce que l'amitié fait pour retirer un ami de l'abîme, ne le fera-t-elle pas pour l'empêcher d'y tomber ?* Oh ! oui, écarter tout ce qui pourrait nuire au bonheur des êtres chers, leur apporter la consolation et le soutien aux heures de tristesse et d'angoisse, n'est-ce pas une des plus nobles fonctions de l'amitié ?

Il y a dans la vie de tout jeune homme des moments d'intimes souffrances et de profonds découragements. La tempête fait rage. Tout semble crouler autour de lui. Les notions les plus élémentaires d'honneur et de vertu s'obscurcissent. Dans un dernier effort, il veut lutter contre ses passions révoltées ; mais comme il se sent faible ! Il a besoin, à cet instant critique, qu'on vienne raffermir son courage près de s'éteindre. Il cherche le Cyrénéen qui l'aidera à porter son fardeau. Où trouvera-t-il ce secours, sinon dans l'amitié. Auprès d'un ami, il ne sentira plus le poids écrasant de l'isolement. La tristesse qui l'envahissait et qui engendre si facilement la mort des jeunes gens, se dissipera. Il reprendra confiance et ses forces renaîtront. Que de jeunes gens l'amitié a sauvés d'une irrémédiable catastrophe ! Sans l'ami, tout était perdu ; avec lui, c'est le salut. Combien sont vraies, dans la bouche d'un ami, ces paroles de Musset :

Le ciel m'a confié ton cœur.  
 Quand tu seras dans la douleur  
 Viens à moi sans inquiétude,  
 Je te suivrai dans le chemin.

Oui, les amis se suivent toujours et partout, s'aidant, se consolant ; mais c'est surtout dans la souffrance et dans la peine qu'ils montrent toutes les inépuisables ressources de bonté de leur cœur. Comme la voix de l'ami se fait suppliante pour détourner du mal, comme elle ne craint pas d'être importune ; comme sa main se fait maternellement douce pour panser toutes les blessures !



C'est grâce aux lettres brûlantes d'amitié de Lacordaire que Montalembert évite un dangereux écueil. Lamennais essaie de l'entraîner dans sa révolte, " mais, écrit celui-ci, les mêmes courriers qui m'apportaient ces lettres empoisonnées m'en apportaient d'autres bien plus nombreuses, où le véritable ami rétablissait les droits de la vérité, en me montrant les sommets toujours accessibles de la lumière et de la paix : " Ecoute cette voix trop dédaignée, car qui t'avertira si ce n'est moi ? Qui t'aimera assez pour te traiter sans pitié ? Qui mettra le feu dans tes plaies, si ce n'est celui qui les baise avec tant d'amour et qui voudrait en sucer le poison au péril de sa vie ? "



L'œuvre de l'amitié ne sera-t-elle qu'une œuvre de préservation ? Non. Quand deux âmes s'unissent par le pacte d'une véritable amitié, *c'est pour se perfectionner et monter ensemble plus haut.* Aimer quelqu'un, c'est aimer son âme, c'est la vouloir plus belle, plus grande, plus sainte, et le vouloir avec passion. L'amitié n'atteint véritablement son but qu'autant qu'elle contribue à l'amélioration de nous-mêmes par la vertu. Deux amis doivent pouvoir se dire ce qu'écrivait Léon Cornudet à Charles de Montalembert : " Mon âme s'est agrandie depuis que je te connais. Je parviens à triompher un peu de ma paresse habituelle. Il me semble que je sens mieux ce qui est beau et que ma ferveur s'est un peu rallumée. C'est de ton amitié que j'attends le principal bonheur de ma vie. C'est à toi peut-être que je dois le projet que je forme maintenant de consacrer ma vie tout entière à ma patrie. Le désir d'être digne de l'amitié que tu m'accordes me rendra vertueux et me remplira de courage "

Travailler à son perfectionnement moral, c'est acquérir des habitudes vertueuses, c'est développer celles que nous avons déjà. La tâche est difficile. Il faudra tout d'abord faire disparaître les défauts qui entravent cette marche en avant vers la perfection. Comment combattre un ennemi que l'on ignore ! . . . Et qui ne l'ignore pas ? On se fait taut d'illusions sur soi-même. Nos pires défauts, sans aucun effort d'imagination, nous apparaissent souvent comme des

qualités. Qui mieux qu'un ami nous aidera à démêler ce qu'il y a de bon et de mauvais en nous ?

Il n'y a pas d'amitié, dit Bossuet, sans " ce mouvement du cœur qui se verse dans un autre pour y déposer son secret ". Un des plus intimes et plus impérieux besoins de notre nature, n'est-ce pas de trouver auprès de nous un confident sûr à qui nous puissions dire toutes nos joies et toutes nos douleurs, à qui nous puissions révéler notre âme, ses luttes, ses victoires et ses défaites, ses aspirations et ses ambitions ? Je ne conçois pas l'amitié sans cette confiance totale. Nous prenons tant de soins à nous déguiser devant le monde, faudra-t-il que dans l'intimité nous continuions à jouer une comédie qui à certaines heures nous pèse et nous dégoûte ? Ah ! sans doute dans cette révélation simple et naïve de notre cœur, il faudra apporter de la réserve et de la discrétion ; mais un ami ne doit-il pas tout savoir et lui cacher quelque chose n'est-ce pas douter de lui et le trahir ?

Cette première connaissance de nous-mêmes, notre ami la complètera par son expérience personnelle. Compagnon assidu de notre vie, nous regardant sans cesse, il connaîtra bien vite nos défauts et comme son amitié exige que nous nous en corrigions, il voudra nous en avertir. " Plus on aime quelqu'un moins il faut qu'on le flatte, à ne rien pardonner le pur amour éclate ". Il faut avouer qu'il est rare de rencontrer une telle franchise même chez les amis. On a toujours peur de blesser une âme au vif en la mettant en face de la douloureuse réalité de ses défaillances, et en blessant, de diminuer son affection. N'ayons pas peur ; on s'aime ou l'on ne s'aime pas. Si l'amitié n'est pas sincère, cessons de jouer une aussi indigne comédie ; si elle est vraie, prouvons-le, en voulant efficacement le bien de celui que nous aimons. N'a-t-on pas dit que l'amitié n'était si divine que parce qu'elle donnait le droit de dire la vérité aux hommes qui la disent si peu et l'entendent si rarement ? En taisant la vérité vous plairez peut-être, en la manifestant vous serez utile. L'ami n'hésite pas, il doit dire la vérité. Il choisira le moment opportun, l'heure où l'âme est plus accessible, l'instant favorable qui suit un épanchement, mais il la dira. Il y a entre amis une manière si douce de dire des choses déplaisantes qui fait qu'on les accepte. Et pourquoi se fâcherait-on ? On sait que ce n'est pas la rancune,



la jalousie, la haine qui inspire, mais uniquement l'amour, la loyauté et le désir de faire du bien.

Il y a dans les lettres de Montalembert et de Cornudet des passages qui nous prouvent que ces deux admirables jeunes hommes avaient bien compris cette austère fonction de l'amitié. " Si tu veux me convaincre que tu accueilles favorablement mon amitié et ma confiance, écrit Montalembert, j'espère de toi que tu sois inexorable sur tout ce que tu verras de répréhensible en moi et que tu m'en avertisses sans ménagement sur-le-champ : c'est la meilleure preuve d'une amitié véritable et chrétienne ; c'est à cette seule condition que je reconnâtrai la tienne. Comme j'ai de nombreux défauts, tu ne manqueras pas d'occasion de me donner des preuves de ta fidélité ". " A part un peu de vanité, je te trouve accompli, répond Cornudet avec sincérité. De même que tu te passionnes trop vite, tu t'abandonnes aussi trop promptement au découragement ".

Voir clairement ce qu'il faut faire pour devenir meilleur, c'est beaucoup, mais cela ne suffit pas. L'important est d'aller en avant, d'essayer de gravir les cimes de la vertu. Pour accomplir cette rude ascension, l'amitié nous sera d'un précieux secours. L'ami, c'est le guide qui trace le chemin, qui soutient dans les passages dangereux, qui sans cesse crie : Plus haut ! Plus haut ! A deux, semble-t-il, la vertu est plus facile. L'exemple est contagieux. Ce que l'on voit faire par un être qu'on aime, on veut le faire. Plus on se ressemblera, plus aussi on s'aimera. Les amis ont à leur disposition de nombreux moyens pour travailler à leur perfection mutuelle. Quand on s'aime on se recherche, on veut jouir de la présence de son ami, on veut le voir, mais surtout on veut lui parler. Quelle douceur n'éprouve-t-on pas dans ces colloques intimes, jamais languissants, toujours intéressants, même quand il s'agit de petites choses ? Aussi, comme on les recherche ! On a besoin de parler de soi, de ses travaux, de ses projets ; on sent le même besoin d'entendre l'ami, dire tout de lui-même, de ses occupations. On s'encourage à être vaillants contre le mal, à aimer Dieu plus profondément, plus vraiment. Chaque nouvelle conversation retrempe l'âme, réveille les bons sentiment, donne du courage, provoque à des efforts plus sérieux, à d'incessants progrès. A mesure que l'on se fréquente, on se sent devenir meilleur. Louis Veuillot après une visite à M. Lenormand disait : " Je suis

sorti de sa conversation dans le même état de cœur où je me trouve en sortant de l'Eglise, quand l'office a été beau, quand j'ai bien chanté les psaumes, bien prié, bien pleuré sous mes lunettes”.

Hélas ! nous ne pouvons pas toujours jouir de la présence de ceux que nous aimons. Les nécessités de la vie, trop souvent nous obligent à nous en séparer. L'amitié cessera-t-elle avec l'éloignement des corps ? Les âmes vulgaires seules osent dire : loin des yeux, loin du cœur. Pour compenser l'absence, l'ingénieuse amitié n'a-t-elle pas le souvenir ? L'ami est toujours présent dans le cœur. Pour charmer les longueurs du temps, on revit les entretiens d'autrefois, on en savoure tous les délicieux instants, on écoute dans le silence du soir la brise qui passe et vous apporte les caresses d'un cœur aimé.

“ Je sais tout le plaisir qu'un souvenir peut faire.  
Un rien, l'heure qu'il est, l'état de l'atmosphère,  
Un battement de cœur, un parfum retrouvé  
Me rendent un bonheur autrefois éprouvé ”.

Le souvenir, c'est la romance qu'on chante pour ceux qui vous aiment un peu. Comme elle est douce, cette romance ! Plus rien n'en trouble ni le rythme, ni l'harmonie. Dans le lointain, les défauts de nos amis s'estompent, nous ne voyons plus que leurs qualités. S'il y avait un regret possible, ce serait celui de n'avoir pas assez joui de leur présence et de ne leur avoir pas montré assez combien nous les aimons.

Ce souvenir si puissant, si bienfaisant soit-il, ne suffit pas. Notre cœur qui craint toujours la froideur ou l'abandon a d'autres exigences. Il veut des preuves palpables, j'allais dire matérielles, si ce mot n'était pas déplacé quand il s'agit d'amitié, — qu'on ne l'oublie pas. C'est pour cela que, depuis presque toujours, on a inventé ce colloque à distance qui rend présents les absents et permet aux amis de continuer à se faire du bien, et quelque fois même plus de bien que lorsqu'ils se voyaient. Il y a certaines choses que l'on éprouve de l'embarras à dire et qu'on écrit volontiers. Nous sommes ainsi faits que parfois nous n'osons pas



avouer que nous aimons. Est-ce pudeur ou respect humain ? Je ne sais. Nous avons peur en manifestant ce sentiment de notre cœur de paraître moins hommes. Dieu nous a donné un cœur pour aimer. L'amitié n'est donc pas une faiblesse, mais l'exercice normal d'une faculté.

“ Quelle douce chose qu'une lettre d'ami, écrivait Maurice de GUERIN, et quel parfum s'échappe des plis de ce papier sur lequel une âme chérie s'est répandue ! ” “ Mes yeux, ajoute-t-il, rendant au vif la joie que lui a causée une récente missive, mes yeux qui tantôt allaient dévorant les lignes avec une extrême rapidité, avides et impatients qu'ils étaient, tantôt plus sages et ménageant mieux le plaisir, n'avançaient plus qu'avec cette lenteur que l'on met à savourer un bonheur dont on est le maître et dont on voudrait éterniser la douceur en n'en prenant que par miettes. . . . Ce fut une fête incroyable, mais une de ces fêtes muettes et intimes qui se passent au fond du cœur, dont l'éclat est tout intérieur et dont on ne peut juger qu'au rayonnement doux et serein des yeux et du visage illuminé du dedans ”.

Usons-nous de ce moyen d'apostolat comme nous le devrions ? Combien ont sur ce point de graves reproches à se faire ! La plupart de nos lettres ne commencent-elles pas par des excuses ? Oh, je sais par expérience les prétextes qu'on allègue. Ecrire quand on n'a rien à se dire, mais c'est du temps et du papier perdus. Est-ce bien vrai qu'entre amis la correspondance puisse chômer ? “ Si vous m'aimez, disait l'austère saint Jérôme, écrivez moi, je vous en conjure ; si vous êtes fâché, ne laissez pas de m'écrire, malgré votre colère. Ce me sera toujours une grande consolation dans mes regrets, de recevoir des lettres d'un ami, fut-il même irrité. . . Réveillez-vous, réveillez-vous, sortez de votre sommeil ; donnez au moins un petit billet à l'amitié. Si vous prétendez n'avoir rien à me mander ; mais c'est cela même qu'il fallait m'écrire, que vous n'aviez rien à me mander ! ”

La vraie raison des longs retards puis des éternels silences, c'est que nous manquons de simplicité. Nous voulons faire de chacune de nos lettres des morceaux de littérature, peut-être même, cela arrive, des articles de revues. On écrit ce n'est plus pour être lu, savouré dans l'intimité,

mais pour voir sa pose s'étaler dans les colonnes des journaux.

“ Un commerce épistolaire, dit le P. Lacordaire, où l'on fait en quelque sorte les chapitres d'un livre n'est qu'une vaine occupation plus conforme à l'amour-propre qu'à l'amitié. L'amitié confie simplement ses pensées, demande conseil, expose ses affaires, console, reprend, éclaire, cause familièrement ; elle n'écrit point de morceaux d'éloquence ”. Il faut que dans chaque ligne d'une lettre on sente palpiter un cœur.

Il est encore un autre moyen de faire beaucoup de bien à nos amis, c'est de prier pour eux. Qui pense à prier pour ses amis ? Attirer sur eux les bénédictions d'En-Haut, n'est-ce pas ce que nous pouvons faire de mieux ? et c'est souvent la seule manière de leur être vraiment utile. Si nous savons nos amis dans la peine, si nous les savons aux prises avec une redoutable tentation, n'est-ce pas un devoir pour nous de les aider de nos prières, en même temps que nous leur prodiguons nos consolations et nos encouragements ? Ce que nos paroles et nos tendresses n'obtiennent pas, la grâce divine tombant sur leurs âmes comme une bienfaisante rosée, l'obtiendra. Quand nos amis sont loin de nous et qu'il nous est impossible de leur rendre les mille petits services que prodigue l'amitié, demandons à leurs anges gardiens, leurs amis invisibles et trop souvent délaissés, d'être notre suppléant. Prier pour ses amis est chose utile, mais c'est aussi chose très bonne. Quelle joie d'unir dans une même prière, au pied du même autel, tous les êtres que nous aimons ! Cette petite communion des âmes, c'est véritablement la vivante image de cette autre grande communion des fidèles qui rassemble tous les hommes de foi et de bonne volonté.

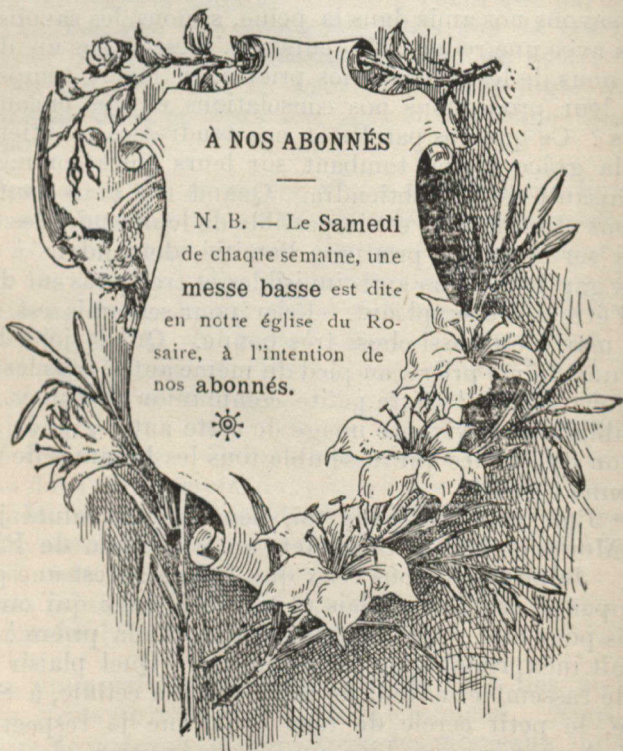
“ J'ai bien prié pour toi, pendant ces saints jours, écrit Montalembert à Cornudet, au lendemain de Pâques 1827. Je prie pour tous ceux que j'aime : c'est une petite récompense que je me plais à rendre à ceux qui ont des bontés pour moi. Quelle douce chose que la prière ! Quel bienfait inexprimable de notre religion ! Quel plaisir pour moi de rassembler autour de moi dans ma cellule, à Sainte Barbe, le petit cercle de tous ceux que je respecte, de m'unir à ces personnes bien-aimées par la prière, de me rappeler les vertus des absents, d'oublier leurs défauts et de m'occuper d'eux en m'entretenant avec Dieu ”.



“ Tu a prié pour moi, que tu es bon ! et que je t'en ai d'obligation ! répond Cornudet ; jusqu'ici je n'avais compté que sur les prières de ma mère et sur celles de mes sœurs. Je ne puis t'exprimer tout ce que je sens au moment où je t'écris, et je bénis Dieu de ce que, seul dans ma chambrette, personne ne peut troubler mon plaisir ”.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(A suivre). (LE CHOIX DES AMIS).



## PRIÈRE AVANT D'ÉCRIRE

---

Si l'inspiration est sœur de la prière,  
O Seigneur, remplis-moi de l'infuse lumière  
Qui féconde mon âme aux heures d'oraison.  
Donne à mon cœur l'amour et le nombre à ma lyre ;  
Désigne à mon travail le mot qu'il doit élire  
Quand l'idée est captive aux murs de sa prison.

Accorde, ô Dieu vivant, accorde à ma pensée,  
La force, la grandeur, l'image balancée,  
Un verbe harmonieux comme un céleste chant.  
Revêts, ô revêts-moi de grâce et de tendresse ;  
Qu'à ton ordre divin toute entrave s'abaisse :  
Devant mon libre essor déploie un libre champ.

Ajoute une amitié qui me juge et m'acclame.  
Tout désir est timide ; et s'il exalte l'âme,  
Pour qu'il ose affronter sa splendeur, il lui faut  
L'enthousiaste accueil d'une indulgence émue...  
Au nom des vœux profonds qu'en moi l'Esprit remue  
J'implore cette aumône encore, ô Dieu très-haut.

Car je chante pour Toi : mes mains profanent-elles  
Ce luth dont tu montas les cordes immortelles,  
En éveillant sa voix, hors de ta Volonté ? . . .  
Ouvre-moi donc, ô Dieu, cette ardente carrière . . .  
Et l'inspiration que soutient la prière  
Me rendra digne enfin de bénir ta Beauté.



## CHRONIQUE

---

LES CATHOLIQUES DE FRANCE. — Après le fait accompli de la séparation, et voulant mettre immédiatement à profit la liberté plus étendue acquise à l'Eglise en France, les catholiques français n'ont pas tardé à s'appliquer de tout leur zèle à l'organisation nouvelle de leur vie religieuse. Justement fiers — avec le reste du monde — de leur unanime adhésion à la parole, et de leur parfaite obéissance à la direction du Saint-Siège, et rendus forts par cette unité dans la foi et la discipline, ils tournent maintenant leurs efforts à chercher, pour les appliquer, les moyens les plus propres, non seulement à conserver ce que la persécution outrancière a laissé debout, mais encore à faire reprendre à l'Eglise son empire sur les âmes et son influence bienfaisante pour le salut de la nation.

De tous côtés, dans le pays, les signes les plus positifs font présager une prochaine renaissance catholique, plutôt ils la montrent déjà s'effectuant. Les évêques renouvelés en très grand nombre ou transférés et cette fois non pas par l'arbitraire hostile et intéressé tous ensemble du gouvernement, mais par la paternelle sollicitude du Pape, ont été accueillis dans leurs nouveaux diocèses avec une confiance, une sympathie qui ont bien marqué qu'on les attendait comme des pères et des sauveurs. Cette même sympathie chrétienne est allée aussi, bien profonde, au clergé dépouillé, chassé, poursuivi, et dépendant complètement désormais de la charité des fidèles. Ceux qui jusqu'à maintenant ne s'étaient guère préoccupés les uns des autres, qui ne s'étaient que très peu connus et plus rarement compris, qui avaient servi Dieu comme trop individuellement, ont été rapprochés par le malheur, et ont découvert ou se sont rappelé que, comme l'Eglise elle-même, le diocèse et la paroisse sont des organisations vivantes, des sociétés, des familles, dont pas un seul membre n'a le droit de se désintéresser du bonheur, du progrès, du salut de tous, mais a au contraire le devoir d'y contribuer, à quelque prix que ce puisse être. Et c'est grâce

à cela, à cette intelligence du vrai esprit catholique, que la vie revient actuellement dans les diocèses et les paroisses de France, et qu'elle ne saurait dans l'avenir que se développer, devenir toujours plus forte, plus féconde, plus envahissante. Et personne ne doute que les catholiques de France peuvent opérer de grands prodiges de foi et de charité, s'ils s'attachent à cet esprit social de leur religion et qu'ils y restent fidèles.

Et c'est bien à créer cet esprit par toute la France que tend l'œuvre des congrès diocésains et régionaux, tenus en très grand nombre depuis quelques mois, — notamment à Lille, à Amiens, à Reims, à Angers, à Rodez, à Belley, à Saint-Etienne, à Dique, à Moulins, et dans les derniers jours de mai, à Paris. L'importance de ce dernier ne saurait échapper à personne, vu l'immense influence que la capitale exerce sur tout le pays, aussi bien en religion qu'en littérature et en politique. Aussi est-on venu de toutes les régions de la France s'inspirer des décisions que l'on allait prendre dans ce troisième congrès diocésain de Paris, — tenu sous la présidence de Mgr Amette, coadjuteur de Son Em. le Cardinal Richard.

Le but de cette assemblée était, comme l'a déclaré dès le début M. l'abbé Odelin, vicaire général, " d'organiser les catholiques sur le terrain des œuvres sociales et religieuses ". Il ne s'agissait donc ni de politique, ni de discipline. La grande question était de décider comment on allait fixer les bases d'organisation de l'Action catholique. Pour la résoudre, deux propositions s'offraient. D'une part, l'Association paroissiale, vaste groupement de tous les catholiques d'une paroisse, sur le terrain de la loi ; de l'autre, le Comité paroissial, qui sans s'occuper de la loi, ne groupe qu'une poignée d'hommes dévoués autour de chaque curé, pour l'action incessante par toutes les œuvres. La question fut tranchée par une consultation du Souverain Pontife exprimant sa préférence pour le Comité. C'est donc cette organisation, adopté déjà à Cambrai, qui deviendra la règle dans le diocèse de Paris, et ne tardera pas à se généraliser par toute la France, — bien que l'on permette, toutefois, aux associations existantes de subsister.

Cette grave question étant réglée, — dans une séance qu'on a cru, de ce fait, pouvoir appeler " historique ", — les membres du congrès ont étudié l'organisation des œuvres religieuses, d'enseignement, de propagande, de jeunesse, de presse, de conférences, des œuvres économiques et sociales. On connaîtra dans quel esprit s'est fait l'échange d'idées entre les



catholiques distingués, prêtres et laïques, qui ont pris une part active aux travaux de ce congrès, et vers quel but ils désirent voir tendre les efforts de la masse de leurs frères, en lisant quelques passages des éloquents discours prononcés au cours des séances par des orateurs comme M. Lerolle, député de Paris, M. de Lamarzelle, et le R. P. (M. le chanoine) Janvier.

M. Lerolle s'applique à démontrer la nécessité de l'organisation des catholiques : " Des temps nouveaux sont ouverts, des devoirs plus larges nous sont imposés, nous devons être prêts à les remplir. Nous avons beaucoup fait ; nous avons même résisté souvent avec vigueur à la marche victorieuse de nos adversaires. Mais, pour vaincre, il a toujours manqué quelque chose à nos efforts : l'organisation patiente et méthodique sans laquelle il n'y a que défaite. Pourquoi seuls en Europe serions-nous incapables de nous unir ? Unissons-nous, dressons-nous contre le pouvoir malfaisant. Soyons chrétiens, soyons aussi citoyens, fiers d'un titre, forts de l'autre. Et quand nous serons groupés, après avoir exclu toute préoccupation politique de nos pensées, nous aurons à nous occuper des intérêts religieux, moraux et sociaux du pays. N'est-ce pas assez ?

Pour accomplir cette tâche, les Comités catholiques seront comme un noyau autour duquel se grouperont toutes les bonnes volontés. Le peuple y aura sa place : il apportera dans les conseils l'expérience de sa vie de travail, avec les trésors de son dévouement. Et puis, il y a une autre œuvre plus grande encore. Il faut que désormais les laïques en union avec les prêtres fassent de l'apostolat, qu'ils s'y donnent avec un zèle qui aille jusqu'à l'usure de leur propre vie, qu'aux affirmations sans cesse changeantes de nos ennemis ils opposent les vérités immuables du christianisme. Hélas ! on a détruit la foi dans l'âme du peuple, et sur les ruines des autres cultes, le culte horrible du moi s'est établi. La négation anti-chrétienne a provoqué le déchaînement de tous les instincts mauvais. Il faut nous faire apôtres maintenant. Cet apostolat sera l'œuvre principale des groupements de demain. Ne désespérons pas surtout ; la victoire sera peut-être longue à venir, mais elle viendra. Allons au combat avec l'arme nouvelle qui nous est offerte, courageux, confiants. D'aucuns disent : C'est la nuit ; et moi je regarde au ciel, je le vois qui rougit, et je dis : C'est l'aurore ! "

M. de Lamarzelle insiste, à son tour, sur la nécessité des œuvres sociales. " Si nous ne faisons pas la conquête des travailleurs, dit-il, si nous ne gagnons pas la masse agissante, c'en est fait de nos œuvres de charité. Comment acquérir l'influence ? Imitons simplement nos voisins. En Allemagne, la lutte fut récemment terrible, puisque l'empereur lui-même la conduisait. Les catholiques ont été victorieux à cause de leurs œuvres sociales. Le curé allemand est le ministre social de ses ouailles, il est l'homme d'affaires de sa paroisse. Que le prêtre français soit cela, d'autant qu'il est libre maintenant, — sauf dans son église, il est vrai — Il faut d'autre part que les classes sociales élevées jouent dans l'œuvre de relèvement un rôle considérable, qu'elles ont trop négligé de remplir jusqu'alors. Allez dans un salon, à Paris, on n'y parle que de courses, de bals, de plaisirs ; allez dans un salon, à Bruxelles, vous y entendrez parler du secrétariat du peuple, d'habitations ouvrières, de coopération. En Belgique, les catholiques ont vaincu et ont su faire durer leur victoire.

Nous devons sauver l'Eglise de France, mais nous devons aussi sauver la société ; ce n'est certe pas le gouvernement qui accomplira cette tâche. Ce sera nous, car seuls nous avons un corps de doctrine qui nous le permette. Cette œuvre sans doute sera de longue haleine ; mais il ne faut jamais désespérer. Il y a quelque temps, j'avais l'honneur d'être reçu par le Saint-Père. Me montrant sur une carte divers pays, il me disait les difficultés nombreuses qui le tourmentaient. Mais se dressant tout-à-coup, et m'indiquant du doigt un crucifix : " Oui, j'ai tout cela contre moi, mais j'ai Celui-ci pour moi ". Ayons celui-ci avec nous, catholiques de France, nous irons à la victoire ; mais pour cela, ne l'oublions pas, il faut l'effort, le sacrifice et la souffrance "

A la séance de clôture, le conférencier de Notre-Dame prononça, sur l'enseignement de la vérité catholique, un " courageux discours " qui fut à la fois un réquisitoire contre les adversaires de la religion et un programme pour les fidèles. Ses distingués auditeurs en reçurent la plus profonde impression. Voici quelques-unes des plus fortes et des plus utiles pensées qu'a développées le R. P. Janvier.

" Le mal de notre temps, c'est que les esprits et les pensées soient pervertis jusque dans leurs racines. Le vice a toujours existé sans doute, et nous ne saurions l'empêcher d'être. Mais aujourd'hui il a droit de cité ; il est approuvé



par les dépositaires de l'autorité publique, il est favorisé par les lois, il est applaudi à pleines mains par la moitié de l'opinion : signe grave de la décadence d'un peuple ! Il nous faut réagir, et pour cela nous avons le devoir de répandre toute vérité. . . .

Mais pour qu'elle pénètre dans les âmes, pour qu'elle s'empare victorieusement des esprits, il faut que la vérité divine soit enseignée dans son intégrité, dans sa pureté, dans sa précision. Si nous ne l'offrons aux âmes dans son intégrité, la doctrine catholique perdra sa vertu, car il en est des idées comme des êtres, la mutilation les rend stériles. En fait, dès que l'on porte atteinte à la plénitude de la pensée ou de la loi révélée, on tombe dans l'impuissance, et l'on échoue dans le gouvernement des consciences. . . . Cette doctrine mutilée est inacceptable. Si vous limitez, soit à la vie extérieure soit à la vie individuelle le domaine de la pensée catholique, vous restreignez l'énergie de son expansion, vous l'empêchez de gouverner les provinces les plus importantes de son empire, l'âme, la famille, la société : vous substituez à l'Évangile si complet, si harmonieusement composé, avec tant de génie en rapport avec toutes les fonctions de la vie, une sagesse insuffisante qui ne convient plus à l'homme, lequel est essentiellement et par nature un être raisonnable, un être de foyer, un être politique et social. Si, sous prétexte de respecter la tradition, vous négligez les vérités qui dissipent les préjugés du passé, vous ensevelissez sous des poussières mortes l'or de la parole divine, vous enchaînez le Verbe de vie à des parasites qui le dévorent. Au contraire, que possédés par la manie de suivre toutes les idées du jour, de concilier les opinions du présent avec la Révélation, vous vidiez la foi de son contenu éternel pour le remplir d'éléments vains, éphémères, apportés par le caprice d'une génération, dispersés par le caprice de la génération suivante, vous flattez les passions qui tuent, vous déclarerez sans danger les plaies purulentes qui mènent le corps social à la corruption. Attachez-vous à l'intégrité de la doctrine, vous serez armés contre les erreurs d'où qu'elles viennent, vous flétrirez toutes les tyrannies où qu'elles se produisent, . . . . Vous serez l'homme des traditions saines, car vous retiendrez des siècles qui ne sont plus, tout ce qui est immuable et vivant, vous serez les serviteurs du présent en saluant avec passion toutes les résurrections nécessaires qu'il aura opérées, en combattant les erreurs qui le grisent mais l'égarant,

en promouvant les principes qui le blessent mais le sauvent ; vous serez les pères de l'avenir en laissant à vos fils les germes vigoureux de la fécondité et de l'immortalité, vous rompez avec cet opportunisme abject dont nous avons tant souffert, qui n'a rien de commun avec la prudence parce qu'il est fait de mensonge et de lâcheté, tandis que la prudence est faite de vérité et de vaillance. Pour rester fidèle à cette attitude qui a toujours été celle de l'Eglise, il faut de l'intrépidité ; l'apôtre capable de cette indépendance sera criblé de traits à droite et à gauche, les uns l'accuseront de routine, les autres de témérité, mais le témoignage de sa conscience le consolera, le Christ qui est d'hier, d'aujourd'hui, de tous les siècles, soutiendra son cœur, la vérité lui sourira des cieus ”.

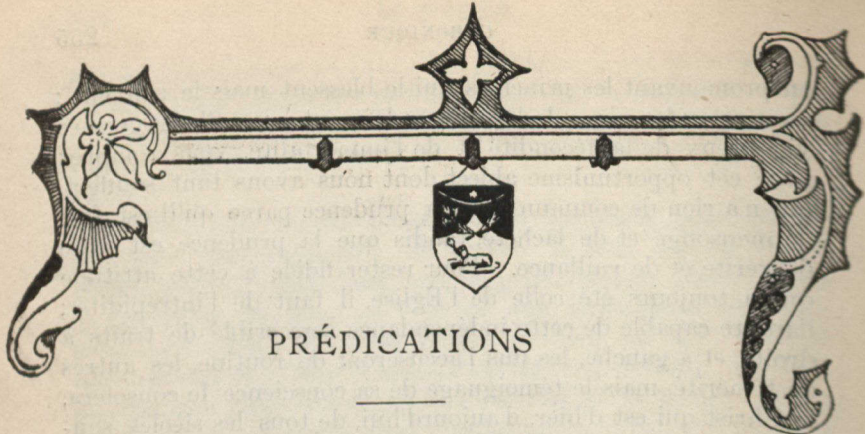
\* \* \*

NÉCROLOGIE. — Nous recommandons aux prières de nos abonnés, Melle Odile Raymond, décédée au Précieux-Sang le 22 juin dernier à l'âge de 85 ans et 6 mois. Elle était une des plus anciennes tertiaires de St-Dominique à St-Hyacinthe, ayant pris l'habit du Tiers-Ordre le 24 mai 1858 avec le nom de Sr. Agnès de Montepulciano, et ayant fait profession le 30 Avril 1860. Durant sa longue carrière elle a toujours été d'une grande piété et d'une grande délicatesse de conscience ; malgré sa faible santé elle s'est toujours montrée zélée et fidèle à remplir ses obligations de tertiaire. Elle fut une bienfaitrice de l'Ordre de St-Dominique qu'elle aimait beaucoup. Que Dieu la récompense au centuple !

R. I. P.







## PRÉDICATIONS

---

- N. D. DU ROSAIRE, St Hyacinthe, triduum { le 1er R. P. COUET  
 préparatoire à la fête de St-Domi- le 2 R. P. BÉRARD  
 nique..... le 3, R. P. DOYON
- N. D. DU ROSAIRE, le 4 Août, panégyi-  
 que de St-Dominique.....M. l'abbé Curotte
- N. D. DU ROSAIRE, le 4, réunion du T.O.R. P. GONTHIER
- N. D. DU ROSAIRE, le 18, Solennité de  
 l'Assomption.....R. P. CHARRON
- QUÉBEC, RR. Sœurs Dominicaines, le 4,  
 panégyiique de St Dominique. ....R. P. MIVILLE
- ST JEAN BAPTISTE, Ottawa, le 2, réunion  
 du T. O.....R. P. BENOIT
- ST JEAN BAPTISTE, Ottawa, le 4, pané-  
 gyrique de St-Dominique.....M. l'abbé J. MELANÇON
- ST JEAN BAPTISTE, Ottawa, le 18, Solen-  
 nité de l'Assomption.....R. P. MARTIN
- MAYO. ....R. P. CHAMBERLAND
- CHRYSLER, le 4.....R. P. GILL
- CORNWALL, le 4.....R. P. A. MARION
- NICOLET, Retraite ecclésiastique.....R. P. ROULEAU
- ST JEAN PORT-JOLI, retraite des RR.  
 Sœurs de St-Joseph, 8 au 15 août....R. P. ROY
- OTTAWA, Retraite chez les RR. Sœurs de  
 la Miséricorde.....R. P. BENOIT
- CHRYSLER, le 18.....R. P. GILL
- DRUMMONDVILLE, Retraite aux Frères de  
 Charité, 11 au 18 Août.....R. P. DOYON
- FALL-RIVER, Ste-Anne, le 4, Panégyrique  
 de S. Dominique. ....T. R. P. MARION
- LEWISTON, S.S. Pierre et Paul, le 20,  
 Jubilé sacerdotal.....T. R. P. GROLEAU